

— La Chanson de Roland —

PAS UN SPECTACLE de Jean Lambert-wild sans qu'il apparaisse en clown blanc, affublé d'un pyjama à rayures bleues et blanches. C'est toujours un choc visuel de voir cette créature burlesque et bizarroïde à souhait s'emparer de Beckett, de Shakespeare, de Molière ou, ici, de « La Chanson de Roland ». Ce poème-fleuve écrit en ancien français, le voici dans une nouvelle traduction, modernisé, et porté à la scène dans un décor forain. Ici, un box en bois sur lequel est peinte une scène de bataille. Là, un vieux

fauteuil et un poste de radio. Au milieu, Tuold, le narrateur clownesque, cousin des troubadours. Il nous fait revivre la bataille de Roncevaux. L'une des quatre parties de « La Chanson », qui relate le retour de Charlemagne après avoir rasé la ville de Pamplune, en Espagne, et l'embuscade où a été massacrée l'arrière-garde du roi français.

Tuold, seul rescapé du carnage, raconte et se raconte l'ultime bataille du chevalier Roland, facétieux, soignant chaque décasyllabe, autant que sa gestuelle de mime. A

ses côtés, un dresseur de poules et une écuyère flanquée d'une ânesse. Ils ne font pas que de la figuration. L'âne, par exemple, mime la mort du chevalier Olivier, le compagnon de Roland. Mais tout ne baigne pas dans une atmosphère circassienne. Il y a un côté années 60, avec voix off et parodies de séquences télé. On avait oublié qu'un poème épique pouvait être aussi marrant.

M. P.

● A la Tempête, à la Cartoucherie. Jusqu'au 19/6.